

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

LES ANTONININS

De Trajan à Commode



Anne Fraisse

ellipses

CHAPITRE I

TRAJAN, L'OPTIMUS PRINCEPS (98-117)

Les sources littéraires ne tarissent pas d'éloges sur cet empereur auquel on a prêté toutes les qualités. Incarnation du souverain idéal, il est un mythe dès l'Antiquité, comme le constate Eutrope au IV^e siècle : « *sa mémoire est restée si vénérée, que, de nos jours encore, à l'avènement d'un empereur, les seules acclamations dont le sénat s'empresse de le saluer, c'est qu'il soit plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. Telle est l'idée glorieuse qu'on se faisait de sa bonté, qu'à l'adulation comme à l'éloge sincère, elle offrait le modèle le plus accompli* ».

Sans doute Trajan a-t-il bénéficié de la comparaison flatteuse avec ses prédécesseurs. Domitien d'abord, qui pendant quinze longues années avait gouverné en despote autocrate et fait régner la terreur dans les milieux sénatoriaux. Mais aussi Nerva, avec lequel il partage pourtant bon nombre de vices. Car ce vieillard rassurant, qui bénéficiait du soutien inconditionnel du Sénat, n'avait pas su imposer son autorité à l'armée. Il en avait gagné une désagréable réputation de faiblesse, considérée comme fort dommageable pour l'État – plus dommageable encore que la tyrannie, à en croire Dion Cassius : « *c'est un malheur d'avoir un prince sous qui il n'est permis à personne de rien faire, c'en est un pire encore quand il permet tout à tous* ».

On pourrait craindre aussi que la rareté et la partialité des sources littéraires aient exagérément joué dans la construction de cette image très favorable. Le règne de Trajan correspond en effet à une fâcheuse lacune entre les *Douze Césars* de Suétone, qui s'achève sur le règne de Domitien, et l'*Histoire Auguste*, source incontournable pour l'histoire des Antonins, qui commence par la vie d'Hadrien. Les pages que Tacite et Ammien Marcellin lui avaient consacrées ne sont malheureusement pas parvenues jusqu'à nous. La précieuse *Histoire romaine* de Dion Cassius n'est disponible que dans la version abrégée par Xiphilin et l'on ne peut guère compter sur les biographies tardives d'Eutrope et d'Aurelius Victor, excessivement rapides. Au final, l'historien se retrouve tributaire d'un texte qui ne constitue pas *a priori* un témoignage impartial : le *Panégyrique* rédigé par Pline le Jeune à l'adresse de Trajan, sur lequel il convient de dissiper un possible malentendu. Ce texte à la rhétorique ampoulée, qui n'est rien d'autre qu'un éloge dithyrambique du prince, s'avère être, au-delà des amplifications d'usage, le document le plus riche et le plus précis sur son principat. Car tous les recoupements qu'il est possible de faire avec d'autres sources – littéraires mais surtout épigraphiques, archéologiques et numismatiques – démontrent l'exactitude des informations transmises. On ne s'offusquera donc pas de voir accorder du crédit à ce texte, certes éminemment partisan, mais qui constitue un témoignage de première importance. Il se trouve complété par l'abondante correspondance entre Pline, alors gouverneur de Bithynie, et Trajan, fort éclairante sur des points précis.

Le portrait qui émerge de la confrontation de ces différentes sources semble bien corroborer la réputation d'excellence de Trajan. Homme d'action énergique et rigoureux, connu pour sa gestion pragmatique des affaires, il sait s'entourer de personnes de valeur, qui mettent leur expérience et leurs compétences au service de l'empire – tout particulièrement en matière juridique et administrative. Cet empereur soucieux d'efficacité est aussi animé d'un esprit humaniste qui ne lui fait jamais perdre de vue l'intérêt et le bien-être de ses sujets. En témoigne ses mesures sociales inédites en faveur des plus démunis, ou son vaste programme d'urbanisation, qui certes concourt à sa gloire, mais dont les Romains sont les premiers bénéficiaires. Affichant une modération et une modestie fort

appréciées, il parvient à restaurer la confiance du Sénat, largement brimé par le dernier Flavien. Loin de cette image de tyran autoritaire, il rétablit la tradition augustéenne d'un principat mesuré, veillant à se présenter non comme un monarque tout puissant, mais comme le premier des citoyens, pour la plus grande satisfaction de l'aristocratie. On en oublierait presque que dans la réalité des faits, il promet un système largement autocratique, mais il a la manière. Trajan est enfin célèbre pour sa glorieuse politique extérieure, qui n'est pas étrangère à sa légende. C'est sous son règne que l'empire atteint ses dimensions maximales. Enhardi par ses succès en Dacie, il s'attaque au royaume parthe, entreprise autrement plus périlleuse, qui finira en désastre. À sa mort, le bilan est un peu plus mitigé que ne le laisse supposer sa renommée : la situation aux frontières est loin d'être contrôlée, les réserves financières ont été largement entamées et sa succession n'est pas assurée. C'est pourtant sous le titre d'*optimus princeps* (« le meilleur des princes ») que Trajan passera à la postérité, lui qui avait su se concilier aussi bien le Sénat que le peuple et l'armée.

UN PROVINCIAL AU SOMMET

Un Espagnol de bonne famille

Trajan est né à Italica, en Bétique, dans le sud de la péninsule ibérique, un 18 septembre, probablement de l'année 53 – sa date de naissance demeure incertaine. Pour la première fois un homme issu des provinces allait accéder au plus haut degré de l'empire, inaugurant une pratique nouvelle, promise à un long avenir. Dion Cassius évoque avec un certain mépris ses origines étrangères, le présentant comme « *un Espagnol et non Italien, ni même issu d'Italien* ». Il se trompe d'ailleurs car si du côté maternel, la famille de Trajan a en effet des racines ibériques, du côté paternel, les Ulpii sont bien des Italiens, originaires d'Ombrie, non loin du Latium. Quant à la Bétique, cette province prospère très romanisée était déjà la patrie de personnalités illustres, telles que Sénèque et Lucain. Le Sénat de Rome s'était du reste très largement ouvert aux grandes familles

issues de la péninsule, devenues très influentes. Rien d'étonnant donc à ce qu'un Espagnol comme Trajan manifeste des qualités typiquement romaines et soit appelé à une brillante destinée.

Dans les plaines fertiles de Bétique, devenue un des principaux greniers à blé de l'empire, la famille de Trajan doit sans doute sa fortune à la production d'huile d'olive, peut-être aussi à l'industrie manufacturière. Des alliances matrimoniales très favorables, reflet de son ascension sociale, l'ont également considérablement enrichie. Mais cette famille, qu'Éutrope considère comme « *plus ancienne que noble* », ne s'est pendant longtemps guère illustrée. Le père de Trajan, Marcus Ulpius Traianus, est manifestement le premier de la *gens* à accéder au consulat. En revanche, il ne semble pas avoir été le premier admis à l'ordre sénatorial, ce qui témoigne au minimum d'une certaine aisance matérielle, eu égard au niveau de cens exigé – pas moins d'un million de sesterces. Les Ulpii de Bétique faisaient sans nul doute partie de l'élite locale.

C'est sous la dynastie flavienne que la famille se distingue. Traianus, le père, mène une brillante carrière à l'époque de Vespasien, qui le tient en haute estime : sénateur de premier plan élevé au rang de patricien, il est consul, gouverneur de Bétique, puis de la très stratégique province de Syrie, peut-être aussi de la Cappadoce, avant de finir, point culminant de sa carrière, proconsul d'Asie – l'une des charges les plus prestigieuses et les plus convoitées. À la mort de Vespasien, il devient l'un des prêtres attachés à son culte, ce qui atteste de sa proximité avec l'empereur. S'il n'est pas issu de la noblesse la plus ancienne, son père a donc déjà côtoyé les plus hautes sphères du pouvoir. Tout provincial qu'il soit, Trajan ne vient pas de nulle part.

Un homme taillé pour l'action

L'enfance de Trajan, sa formation, le début même de sa carrière sont peu documentés. Eu égard à son milieu d'origine, on suppose qu'il a bénéficié de l'éducation traditionnelle des jeunes gens de l'aristocratie, sous l'égide d'esclaves lettrés venus d'Orient. Familier aussi bien du grec que du latin, il a appris la rhétorique, mais si l'on en croit Dion Cassius, il

n'excelle pas dans cet art : « *sans avoir la science parfaite de l'éloquence, il en connaissait les procédés et les mettait en pratique* ». Il connaît les grands auteurs classiques, régulièrement cités dans sa correspondance avec Pline le Jeune, et au vu de sa politique future, on peut lui prêter un goût sincère pour les lettres, dont il contribuera au développement. En témoin à Rome la construction, sur le nouveau forum, de la célèbre bibliothèque dite ulpienne, ensemble architectural grandiose formé de deux bâtiments, consacrés l'un aux textes grecs, l'autre aux textes latins. Elle deviendra la plus célèbre du monde romain. Trajan apprécie la fréquentation et la conversation des lettrés, dont il recherche la compagnie. De nombreux auteurs – qui sont aussi souvent des amis – tels que Pline, Tacite, Suétone, Plutarque, trouveront sous son règne un environnement favorable.

Les premières informations un peu précises le prennent à un âge déjà avancé. Pline signale notamment qu'il est tribun militaire au moment où son père est gouverneur de Syrie, probablement aux alentours de 73. C'est donc sous ses ordres qu'il fait, à vingt ans, ses premières armes, non sans un certain succès si l'on en croit l'auteur du *Panegyrique* : « *encore enfant, vous cueilliez chez les Parthes des lauriers qui ajoutaient à la gloire de votre père* », mettant « à [leur] insolence et à [leur] orgueil le frein de la terreur ». Au-delà des immanquables hyperboles inhérentes au genre, il semble bien que Trajan ait joué un rôle actif dans la campagne victorieuse de Traianus contre les Parthes. Il y aurait aussi gagné un goût pour les entreprises orientales. Le jeune homme rejoint ensuite une légion sur le Danube et participe à diverses opérations dans la région. Pline prétend qu'il aurait occupé ce poste de tribun militaire pendant dix ans, ce qui serait très inhabituel – le chiffre est sans doute exagéré. Mais il a certainement exercé la fonction plus longtemps que d'ordinaire. Ce service allongé témoigne de son intérêt pour la carrière des armes, mais surtout lui confère une solide expérience sur les frontières les plus stratégiques de l'empire, ainsi qu'une maîtrise incomparable du terrain : « *dix campagnes vous ont appris à connaître les mœurs des peuples, la situation des pays, les avantages des lieux* ». C'est aussi l'occasion de se faire apprécier des troupes, en faisant montre de sa vigueur et de son endurance. Car Trajan est rompu à l'effort. Il supporte sans broncher « *toutes les eaux et toutes les températures, comme s'il s'agissait des fontaines de la patrie et du climat*

natal » et mène une vie à la dure, comme un simple soldat, mangeant à l'ombre d'un arbre, dormant à l'abri d'un rocher. Cette proximité précoce avec ceux qu'il a toujours considérés comme des compagnons d'armes ne manquera pas d'asseoir sa popularité auprès de l'armée.

De retour à Rome, probablement dans les années 78-79, il doit à vingt-cinq ans songer à se marier. Aussi épouse-t-il Plotine, originaire de Narbonnaise, peut-être de Nîmes – ou de Bétique, selon les sources. Elle aussi est issue de la haute société provinciale, mais l'on n'en sait pas davantage. Après ses longues années de campagne, Trajan peut désormais se consacrer à la carrière des honneurs. Vers 81 il est élu à la questure, où il occupe selon toute vraisemblance un poste proche du pouvoir. Les vingt questeurs exerçaient en effet des fonctions administratives et financières variées, plus ou moins prestigieuses, intervenant qui dans les provinces, qui auprès du Sénat, des consuls ou même – insigne honneur – de l'empereur. Les liens des Ulpii avec les Flaviens laissent supposer que Trajan était l'un de ces questeurs distingués. Sa carrière s'accélère sous Domitien, tyran autoritaire mais néanmoins pragmatique. Trajan est alors préteur (aux alentours de 86), ce qui lui donne surtout l'occasion, par l'organisation des jeux annuels qu'il contribue à financer, de plaire à la plèbe et de préparer son élection au consulat.

En parallèle de sa carrière civile, où apparemment il ne se signale par aucun acte remarquable, Trajan poursuit ses activités militaires. Promu à la tête d'une légion en Tarraconaise, il n'a guère l'opportunité de s'illustrer dans cette province d'Espagne très éloignée des grands théâtres d'opérations. Mais cette nomination est une belle marque de confiance pour un patricien, Domitien favorisant d'ordinaire sur ces postes les chevaliers d'origine, aux dépens des membres de la noblesse. Ce dernier lui donne même une excellente occasion de prouver sa loyauté. En 89, l'empereur doit en effet faire face à la révolte d'un certain Saturninus, gouverneur de Germanie supérieure, qui tente un coup d'État. Il demande à Trajan de venir en renfort sur le Rhin avec son armée – les troupes d'Espagne sont les seules à pouvoir raisonnablement être déplacées, sans risquer d'affaiblir des frontières stratégiques. Trajan s'empresse de répondre à l'appel. Pline le présente alors comme « *le secours le plus sûr de l'empereur* », ce qui est encore très exagéré. Il arrive en effet après la

bataille: le gouverneur de Germanie inférieure avait pris les choses en mains et promptement écrasé la rébellion. Mais cet épisode témoigne encore de l'estime du prince. Quant à Trajan, il apparaît plus que jamais comme un fidèle serviteur de l'empire.

Même s'il n'est pas pour grand-chose dans le rétablissement de l'ordre, son zèle est apprécié en haut lieu et récompensé en 91 par le consulat – il a alors 38 ans. Cette nomination n'a rien de particulièrement précoce mais c'est encore un vrai honneur car Domitien, à l'instar de son père, tendait à réserver ces fonctions prestigieuses aux membres de sa famille. Pour la suite, les informations manquent. Pline, notre unique source pour cette période, reste silencieux sur la carrière de Trajan jusqu'à la mort de Domitien, peut-être pour faire oublier que l'*optimus princeps* a été l'un des principaux lieutenants et sans doute un proche collaborateur de l'empereur honni. Il suggère même que cet « *empereur fainéant, qui était jaloux des vertus d'autrui* », aurait éprouvé pour Trajan une admiration mêlée de crainte, qui aurait pu lui être fatale. Pour le disculper définitivement, il n'hésite pas à le présenter comme une victime de la terreur de ce sombre règne: « *vous avez partagé notre vie, notre péril, nos craintes* ». Une telle affirmation n'est pourtant guère crédible. Durant ces quelques années, Trajan a selon toute vraisemblance été envoyé sur le Danube, puis nommé gouverneur de Germanie supérieure, et peut-être d'une autre province, selon les hypothèses de Christophe Burgeon. En tout cas, lors de son adoption par Nerva, il est un sénateur reconnu et estimé pour ses multiples compétences. Ce qui permet de penser qu'il a joué un rôle de premier plan dans les quelques années qui ont précédé son avènement – mais dont on ne sait pas grand-chose en raison de la *damnatio memoriae* qui a frappé l'empereur alors en exercice.

Au final, la carrière de Trajan jusqu'à la mort de Domitien, sans être particulièrement brillante, se révèle très complète. Elle lui confère une incomparable expérience des charges, aussi bien militaires que civiles, ce qui constitue un bagage fort appréciable.

L'adoption par Nerva

Le 18 septembre 96, Domitien est assassiné dans son palais, à la suite d'un complot impliquant ses proches, plusieurs affranchis et les chefs de la garde prétorienne. Le jour même, Nerva est investi par le Sénat, dont il est lui-même issu. Il a déjà soixante-cinq ans lorsqu'il arrive au pouvoir et derrière lui une longue carrière au service de l'empire, sous Néron puis les Flaviens. De santé précaire et sans héritier, cet empereur improbable ne part pas pour régner longtemps, ce que l'aristocratie sénatoriale, qui voudrait bien reprendre la main, considère comme un avantage. Mais s'il rassure la Haute Assemblée, Nerva peine à imposer son autorité à l'armée. Un an à peine après son avènement, il doit faire face à un soulèvement des prétoriens, sous l'égide du préfet Aelianus, resté fidèle à Domitien, qui exige la tête de ses meurtriers. Nerva refuse d'abord vigoureusement, mais finit par céder, craignant une guerre civile. Car les légions s'agitent aux frontières et le système est au bord de l'effondrement. Pour éviter une crise politique et militaire comparable à celle qui était survenue après la mort de Néron, il devient urgent d'associer à l'empire un homme plus jeune, plus énergique, qui saura se faire respecter de l'armée et restaurer l'autorité impériale.

Les sources sont unanimes à présenter l'adoption de Trajan comme une décision personnelle prise par Nerva, conscient de la fragilité de sa position. Mais il tient à faire les choses en toute transparence et dans la plus parfaite légalité. En octobre 97, il s'adresse donc solennellement au peuple, pour lui faire part publiquement de sa résolution, comme en témoigne Dion Cassius : « *Nerva, se voyant méprisé à cause de sa vieillesse, monta au Capitole et dit à haute voix : "Puisse la chose être heureuse et favorable pour le Sénat et le peuple romain, ainsi que pour moi-même : j'adopte M. Ulpius Nerva Trajan"* ». L'*Epitome de Caesaribus* suggère l'intervention du très influent Licinius Sura, l'un des plus proches amis de l'*optimus princeps* durant son règne. C'est assez crédible, Trajan bénéficiant de nombreux soutiens au plus haut niveau de l'État. Pour matérialiser le lien qui les unit désormais, Nerva envoie à son héritier, alors en Germanie, un anneau surmonté d'une pierre – celui qui sera ensuite transmis à Hadrien. Et pastichant l'*Iliade*, il lui aurait selon Dion Cassius écrit de sa